

DE CHACUN SELON  
SES MOYENS  
A CHACUN SELON  
SES BESOINS

L'EMANCIPATION  
DES TRAVAILLEURS  
SERA L'ŒUVRE  
DES TRAVAILLEURS  
EUX-MEMES

# LE COMBATTANT



## S Y N D I C A L I S T E

### A. I. T.

C.N.T.

Si je travaille à m'ap-  
partenir, c'est pour me donner,  
et si je tiens à être fort,  
c'est pour me dévouer plei-  
nement; ayant tout reçu  
des autres, je tiens à leur  
rendre tout.  
Eliée RECLUS

11 FEVRIER 1965  
NUMERO 336  
0,50 F. LE NUMERO  
37<sup>e</sup> ANNÉE

ORGANE OFFICIEL DE LA FEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Révolution sociale

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la grève des dockers se poursuit dans les ports de la côte atlantique et du golfe du Mexique. Par ailleurs, dans ce même pays de cocagne que semble être l'Amérique du Nord, on cherche le moyen de limiter et si possible de réduire les dépenses en devises effectuées par les touristes qui vont à l'étranger (3 milliards de dollars en 1964); l'Etat aurait même l'intention d'imposer une taxe de cent dollars à tous les Américains chaque fois qu'ils quitteront le territoire national.

Doit-on en déduire que le malaise social qui s'installe insidieusement chez nous a déjà atteint le Nouveau-Monde?

En réalité, les causes sont les mêmes dans l'un et l'autre cas et la manifestation des effets, bien qu'ayant lieu à des dates différentes, finissent toujours par être identiques.

Le système capitaliste, dans ses contradictions absurdes, entraîne irrémédiablement les classes laborieuses vers l'insécurité et l'inquiétude. Ne croyez pas que nous cherchions à dramatiser et à créer un climat de défaitisme collectif; bien au contraire, nous essayons de voir les choses en face et nous nous apercevons que la situation n'est pas brillante. De nombreux valets du capitalisme avouent eux-mêmes que les affaires ne vont pas pour le mieux. Même dans des pays où la « grande nationale » est moins onéreuse que chez nous, comme la Belgique par exemple, certains administrateurs d'une grande société a déclaré récemment que « l'industrie textile frise la catastrophe », ce qui mettrait, paraît-il, 235.000 emplois en péril.

C'est donc sur le plan mondial que les travailleurs doivent se dresser contre l'incertitude manifeste des exploitateurs qui reconnaissent leur incapacité à assurer aux travailleurs le minimum que ces derniers sont en droit d'exiger : la sécurité de l'emploi.

Mais nos aspirations doivent aller plus loin qu'une simple sécurité de l'emploi, nous devons aller jusqu'à l'égalité économique et sociale, jusqu'à la révolution sociale; autrement dit, jusqu'à la gestion directe des moyens de production et de consommation par les travailleurs eux-mêmes.

« Oui, disait V. Griffuelhes, la Révolution sociale, c'est-à-dire, la mainmise sur le travail et sur le profit, sera l'aboutissement d'un mouvement total de la classe ouvrière, se produisant sur le terrain de la production et mettant en présence, dans un effort final, l'exploiteur d'une part, l'exploité de l'autre. »

« Mais il n'y aura le triomphe que si nous savons agir et lutter. Et comme il n'y a que le mouvement de la classe ouvrière placé sur le terrain prolétarien qui apprend à agir et à lutter, le syndicalisme affirme ainsi sa supériorité. Supériorité qui, certes, n'apparaît pas toujours avec éclat et vigueur. Supériorité cependant, car il est la vie même, faite de chocs, de combats et de luttes. » Cette façon de s'exprimer effraie parfois certaines catégories de travailleurs qui se sont trop facilement habitués à considérer le syndicat comme une agence d'assurance; mais nous nous apercevons que des difficultés qui ne pourront être vaincues que par l'action directe et coordonnée de toutes les catégories de travailleurs.

Il est donc temps, dès aujourd'hui, de savoir prendre ses responsabilités; la grève restant l'arme des travailleurs, par excellence, l'outil qui doit leur permettre de frapper l'adversaire à l'endroit le plus vulnérable, elle ne doit plus rester impuissante, stérile ni même dangereuse.

Aussi, la C.N.T. s'est fixée comme première tâche de dénoncer toute campagne démagogique appuyée sur des mouvements de grève, mais qui ne préparent en aucun cas les travailleurs à la prise de conscience, à la REVOLUTION SOCIALE.

### A LA S. N. C. F.

## Si les cheminots veulent ouvrir les yeux

La rigolade du 27 janvier peut permettre de nettoyer les écuries d'Augias.

Faisant suite aux manifestations granguignolesques de décembre, les organisations officielles et « représentatives » (sic) ont déclenché la « grève » du 27 janvier. En effet, les gens de la CGT, de FO et de la C.FDT ont encore le culot d'appeler leurs mascarades périodiques des grèves.

Si la journée du 27 janvier fut une vaste rigolade à la SNCF, il n'y a que les aveugles et les imbéciles pour s'en étonner. Si depuis la fondation de la C.N.T., c'est-à-dire depuis 1946, nous disons que le syndicalisme est mort à la CGT et par suite logique à FO et à la C.FDT c'est que dès le Congrès Confédéral de la CGT de 1946, nous avions prévu ce qui allait se passer par la suite. En constituant la C.N.T. nous étions convaincus que la fiction d'unité des dirigeants bolcheviks de la CGT était néfaste au mouvement ouvrier et qu'une nette cassure entre les politiciens et les syndicalistes ne pourrait que rendre service à la classe ouvrière en lui montrant nettement que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et non pas l'œuvre de quelques problématiques « leaders ».

Il aura donc fallu dix-huit ans pour que la vérité crève les yeux, et pourtant, il en est encore qui ne veulent pas voir.

Pourtant, en cette journée du 27 janvier 1965, la traîtrise et l'esquerle monumentales des dirigeants de la CGT et des bouffons de FO ne sont plus à démontrer.

On avait tout vu, mais on n'avait encore jamais vu cela. Une grève réglée, orchestrée publiquement par l'Etat et les soi-disant « syndicats officiels » qui « grève » par consentement mutuel » pour reprendre une expression de « Combat ».

Ainsi, nous marchons vers la « grève » publique, laïque et obligatoire, les chefs mettant en repos d'office ceux qui sont susceptibles de venir travailler. On a même vu des mécaniciens se présenter au travail et être invités à retourner chez eux, le chef les mettant en repos compensateur après avoir déclaré : « Si je te fais sortir avec une machine, c'est encore un truc à avoir des emmerdes avec les délégués et les patrons ! » Car

nos cadres, avec le courage qui les caractérise n'ont qu'une idée : monter en grade et éviter les ennuis.

Puis, fort encore. Sans doute vexés de la rigolade de la SNCF, ils ont honoré la « grève officielle », les dirigeants de la SNCF mirent en repos d'office plusieurs ateliers, dont ceux de Rennes et de Bordeaux, pour la journée du 27 janvier sous prétexte que le courant électrique risquait d'être coupé.

C'en est donc fait, la CGT, FO et la C.FDT ne se cachent plus d'être des annexes de l'Etat. Les voic définitivement intégrés, colonisés, invertébrés.

La CGT, FO et la C.FDT ont syndicalisé ouvertement aux luttes syndicales.

Le beau Seguy peut « se gratter le nombril en public » et la vieille ganache de Benoit Frachon peut insulter en toute quiétude « ces ennemis de la classe ouvrière qui veulent déclencher une grève illimitée ». Ils n'avaient jamais espéré une aide pareille de l'Etat pour tuer le syndicalisme.

Devant ce triste spectacle ne restait-il plus que le désespoir pour les travailleurs du rail ?

Non ! Il reste un espoir, un seul. Les travailleurs doivent reprendre eux-mêmes en main leur destinée qu'ils n'auraient jamais dû abandonner à de prétendus « défenseurs », en unissant leurs efforts dans les groupements de résistance que constituent les anarcho-syndicalistes, et en osant aller jusqu'au bout. Jusqu'au bout, c'est-à-dire, attaquer de face le pro-

blème de la hiérarchie. De cette hiérarchie qui est la syphilis des sociétés humaines.

C'est pour avoir toujours réclamé des augmentations de salaire, mais jamais la suppression du salariat et de la hiérarchie, que le syndicalisme est crevé à la CGT et à FO.

Tous les autres problèmes, la liberté, la réduction des heures de travail, les loisirs, le bien-être, tout cela sera résolu d'un seul coup par la suppression de la hiérarchie, par la suppression du salariat.

Ne pas avoir osé attaquer la hiérarchie de face, la voilà bien la cause des échecs du prolétariat.

Un camarade écrivait l'an dernier : « Viendra bien un jour, cependant, où la classe des balayeurs, repoussée, honnie, rejetée, évitée, vilipendée, malmenée, battue et misérable, mais toutefois nécessaire, sera obligée de tenter, seule, contre les intérêts consolidés des bourgeois du salaire, la solution qui s'impose, la seule, celle qui disait : « Ni Dieu, ni César, ni tribun ; producteurs, sauvons-nous nous-mêmes. »

La hiérarchie c'est l'ennemi de la révolution. Secouez son emprise d'autorité et d'inégalité. Revenez à l'action directe de la véritable résistance ouvrière. Au diable le désespoir et les « syndicats officiels » traîtres, menteurs et escrocs. Travailleur du rail, reviens à l'anarcho-syndicalisme, reviens à la lutte révolutionnaire. R. J. SOURBIANT SEVY

## LA MORT DU LION A propos de pétitions

Si vous vous attendez à lire ici un récit de chasse au grand fauve, l'histoire d'une traditionnelle mise à mort, vous allez être déçus. Je serais d'ailleurs absolument incapable d'écrire un tel sujet, susceptible d'intéresser le lecteur; et puis, le lion en question n'est rien autre chose qu'un homme, animal prétendu raisonnable, et réputé, souvent à tort, pour être le plus intelligent de tous.

Pourquoi avoir qualifié Winston Churchill, car c'est de lui qu'il s'agit, de cette épithète ? Peut-être par esprit de domination, pour qu'il ne soit pas en reste avec son homologue français Clemenceau, affublé à la fin de la première « dernière guerre » mondiale du titre de « tigre », ou parce que dans le comportement de ces deux individus une certaine ressemblance permet de les assimiler à ces espèces de fauves réputés, à juste titre, pour leur férocité. Seul le dieu de ces deux « sauveurs de l'humanité » pourrait sans doute nous l'indiquer, mais notre absence de relations avec le lion puissant créateur laisse à la question posée sans réponse.

C'est d'ailleurs sans aucune importance pour les gens d'un certain âge qui suivent attentivement les fluctuations de la politique internationale depuis environ un demi-siècle, et sont exactement fixés, aussi bien sur le compte de Clemenceau que sur celui de Churchill.

Ce qui est absolument certain dans cette disparition, c'est que les fabricants de « broches à reluire » vont se froter les mains d'aise; les affaires vont reprendre. On n'a jamais vu, en effet, les « brosseurs » professionnels de la presse parlée ou écrite accomplir leur tâche avec un tel zèle. Ont-ils pu en déborder des Amériques, avec le cas échéant des effets de tremolo, diffuser des mensonges mystifiant les pauvres types, dont les connaissances sont beaucoup plus développées en matière de lièvre qu'en politique.

Prématurément l'écens se voit-ilise par doses massives, au point de suffoquer, et l'idolâtrie, que l'on croyait en voie de disparition, a plus cours que jamais, il faut bien l'admettre. Qu'en est-il ?

Winston Churchill, le sauveur de la liberté... Winston Churchill, l'homme au courage indomptable... Winston Churchill, le grand ami de la France...

Winston Churchill, le géant... Winston Churchill... Qu'y a-t-il de valable dans tout cela ? Absolument rien, si l'on tient

compte des apparences parfois trompeuses. Churchill, sauveur de la liberté. De quelle liberté ? Celle de se faire, de crever de faim, comme la plupart des anciens « protégés » de la perdite Albion, qui ont simplement changé de maîtres, comme les chômeurs et les vieux, pullulant des deux côtés du Channel, et ailleurs.

Churchill, homme au courage indomptable ? Qu'a-t-il fait d'exceptionnel ? S'il n'a pas déserté, comme certains, il s'est trouvé comme nous, qui n'en sommes pas plus glorieux pour cela, sous la mitraille, alors qu'il aurait préféré, lui aussi, être ailleurs. Il a fait la guerre... avec la peau des autres et est mort à 90 ans, dans son lit, comme un général. Il n'y a vraiment pas de quoi battre tambour !

Churchill, ami de la France ? De qui se moque-t-on ? Il n'a jamais été ami de notre pays, ni des autres, qu'autant que cette « amitié » servait les intérêts du sien. Qu'on n'oublie pas que pour tout Britannique qui se respecte, et c'en était un, « l'Afrique commence à Calais ».

Authentique aristocrate, puisque descendant de Marlborough, sa longue appartenance au parlement britannique camouflait mal le dédain, le mépris, la haine même, que professe tout féroce privilégié conservateur pour le prolétariat.

Pour nous, ses principales lettres de noblesse consistent à avoir pu, sec, durant toute sa vie, inutile et néfaste, des barriques de « scotch » et transformé en fumées des kilomètres de cigares de luxe.

Ce qui précède est si vrai qu'il suffirait, pour s'en rendre compte, d'interroger les habitants de Dresde, qui se souviennent de leurs 135.000 morts, victimes de la R.A.F.; ou ceux de cette commune d'Angleterre qui refusent de participer à la démonstration générale d'adoration, Churchill ayant toujours été, selon eux, un ennemi-né des mineurs; ou encore les prolétaires de Whitechapel, dont tous les exploités redoutent les Klingelings et frap-pantes réactions.

Le lion est mort; il ne rugira plus ! Laissons aux souverains, aristocrates et margouillins de tout acabit, dont il a sauvé la peau, les couronnes et les privilèges, le soin de prendre le deuil, nous nous contentons, nous, de penser, en guise d'oraison funèbre, que si par extraordinaire il existe un dieu conforme à l'image que la légende en fait, c'est-à-dire infiniment bon, juste et parfait, l'âme de Churchill, pour autant qu'il en ait eu une, occupe déjà une place de choix en enfer (1) à côté d'Attila, des Napoléons et des despotes avec qui il est en bonne compagnie.

Raymond FAUCHOIS

(1) Il y a une belle contradiction, imputable à l'Eglise, entre l'existence de l'enfer et l'infinie bonté du prétendu dieu.

## Peuple esclave, debout

« Le démocratement officiel et la bureaucratie rouge, c'est le mensonge le plus vil et le plus redoutable qu'aient engendré notre siècle », écrivait Bakounine à Herzen le 19 juillet 1866.

Cela demeure d'autant plus vrai qu'aujourd'hui les néo-fascistes gaullistes d'un côté, les communistes autoritaires inféodés à Moscou, de l'autre, espèrent chacun amener le prolétariat français à cautionner lors des prochaines élections, municipales et présidentielles, soit le capitalisme d'Etat soit le capitalisme des trusts et, dans les deux cas, l'exploitation intensive de l'homme par l'homme.

Si le peuple français ne se réveille pas, s'il ne prend pas enfin conscience de ce qu'il doit, s'il veut s'émanciper réellement, dire un non catégorique à

toute tentative de le politiser au profit d'un parti ou d'un autre, nous allons vers un esclavage matériel et spirituel comme on n'en a jamais vu. L'autorité sociale et l'autorité économique tendent en effet à se concentrer davantage chaque jour entre les mains d'une minorité de privilégiés à laquelle seule la révolte prolétarienne pourrait faire échec.

Il faut que les travailleurs conscients mettent tout en œuvre pour que les prochaines élections soient le triomphe de l'abstentionnisme qui seul peut démontrer à la face de tous les exploités que les exploités conscients du fait que les progrès de la technique permettent d'envisager dès à présent l'économie distributive et la suppression du profit, entendent prendre en main, dans ce but, les moyens de production et de distribution et s'organiser selon les principes fédéralistes de l'anarcho-syndicalisme.

La conquête du pouvoir comme moyen d'émancipation des opprimés doit être rejeté farouchement, car il est prouvé qu'elle ne saurait amener qu'une nouvelle forme d'exploitation de l'homme par l'homme. La « dictature du prolétariat » est un mythe dont il faut dénoncer vigoureusement le caractère hypocrite. Car si la révolution bolchévique prétend abolir toutes classes, on voit mal comment peut se justifier la continuation de l'une d'entre elles, fût-ce sous la forme d'une dictature (dont on sait d'ailleurs qu'elle est la domination policière et bureaucratique du « parti »), et, en définitive, de quelques personnalités.

L'émancipation de l'individu et du travailleur ne saurait venir que d'une action énergique et concertée de tous les exploités pour jeter à bas définitivement les institutions capitalistes et les mythes financiers, économiques, politiques et moraux. Cette action, c'est la Révolution sociale et la Grève générale appropriées auxquelles doivent se préparer dès maintenant les prolétaires de tous pays en réclamant et en imposant s'il le faut des changements véritablement révolutionnaires : Gratuité des services publics, salaire unique pour tous, etc.

L'action directe demeure le seul moyen de sortir de l'impasse. « La guerre civile, si funeste à la puissance des Etats, est au contraire, et à cause de cela même, toujours favorable au réveil de l'initiative populaire et au développement intellectuel, moral et même matériel des peuples; la raison en est très simple: elle ébranle dans les masses cette disposition moutonnaire, si chère à tous les gouvernements, et qui convertit les peuples en autant de troupeaux qu'on paie et qu'on tond à merci. » (M. Bakounine.)

SEVY

## Inconscience..?

La grève du 27-28 janvier fut, cela était prévisible, un fiasco. Pourquoi ? C'est ce que je voudrais analyser succinctement ici.

En premier lieu, quelles sont les raisons qui caractérisent une grève nationale ? Bien sûr, des raisons d'ordre collectif qui visent à obliger l'Etat à modifier ou supprimer telle ou telle loi jugée insupportable par les syndicats. Elles peuvent aussi avoir pour but d'obliger, par exemple, le gouvernement à révoquer l'éventail des salaires.

Laissons la question salariale de côté pour le moment, et envisageons uniquement la question sociale; la seule qui, semble-t-il, peut actuellement faire l'unanimité des travailleurs. Deux raisons s'en détachent nettement, parmi tant d'autres; à savoir, les dépenses militaires sous toutes les formes, et les dépenses primitives du gouvernement actuel : voyages, réceptions, emploi inconsidéré des deniers publics, tels entre autres des subventions aux entreprises plus ou moins privées. Tous ces fonds, dont l'Etat use si largement, proviennent des impôts, directs et indirects. Je n'apprendrai rien à personne en disant que les impôts indirects sont les plus importants partant du principe que les impôts directs de l'industriel sont récupérés dans le prix de vente de l'objet fabriqué à l'usine.

Tout ceci n'exclut pas, naturellement, le scandale des bénéfices réalisés par les mêmes industriels et rentrant eux aussi dans le prix de vente des objets et produits fabriqués dans leurs usines.

Ceci dit, quelle action devrait être menée pour contraindre l'Etat à mo-

der la hiérarchie de face, la voilà bien la cause des échecs du prolétariat.

Un camarade écrivait l'an dernier : « Viendra bien un jour, cependant, où la classe des balayeurs, repoussée, honnie, rejetée, évitée, vilipendée, malmenée, battue et misérable, mais toutefois nécessaire, sera obligée de tenter, seule, contre les intérêts consolidés des bourgeois du salaire, la solution qui s'impose, la seule, celle qui disait : « Ni Dieu, ni César, ni tribun ; producteurs, sauvons-nous nous-mêmes. »

La hiérarchie c'est l'ennemi de la révolution. Secouez son emprise d'autorité et d'inégalité. Revenez à l'action directe de la véritable résistance ouvrière. Au diable le désespoir et les « syndicats officiels » traîtres, menteurs et escrocs. Travailleur du rail, reviens à l'anarcho-syndicalisme, reviens à la lutte révolutionnaire. R. J. SOURBIANT SEVY

« Le gouvernement ouest-allemand a l'intention de considérer tous les crimes nazis et crimes de guerre comme prescrits à partir du 8 mai 1965. »

Ces quelques mots sont extraits d'une lettre adressée il y a quelques jours à notre organisation par le Conseil mondial de la paix à Berlin, qui souligne, dans une résolution (1) adoptée lors de sa réunion du 6 au 11-1965 : « Avec la prescription, il serait impossible de définir et de dénoncer les responsabilités au sujet de ces crimes et, par conséquent, d'éloigner les responsables des postes qu'ils occupent dans l'appareil d'Etat. »

Doit-on s'étonner de cette « amnistie » lorsque l'on sait comme nous le savons, que tous ceux qui occupent des fonctions importantes dans l'appareil des rouages d'Etat ont sur les mains, quand ce n'est pas le sang des soldats morts pour remplir les coffres de quelques marchands de canons et autres commerçants, pour sortir de ses contradictions une économie capitaliste qui s'enlise dans la surproduction et préfère détruire que distribuer, celui des travailleurs qui, pour des raisons identiques, passent leur existence à crever à petit feu lorsque la rapacité des patrons n'en fait pas les victimes d'une sécurité dans le tra-

ront les moyens par lesquels on espère éteindre la pensée libérale espagnole, il sera vain et outrageant de parler de la « justice » d'un monde occidental se souvenant de l'hitlérisme, car cette justice ne peut condamner le fantôme d'Hitler sans mettre en même temps tout en œuvre pour venir en aide à ceux qui, en Espagne, luttent les armes à la main pour la liberté et la dignité de l'homme. *Journées syndicalistes révolutionnaires* C. N. T.

(1) La résolution est reproduite intégralement dans ce numéro-ci du « C. S. ».

« La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du « tout-puissant » devait être reconstruite au même endroit. Ce qui est un outrage à sa sagesse et à « bénité » le 13 décembre 1964. Mais écoutez plutôt les doléances du groupe de croyants signataires de la pétition. »

« Non seulement le 13 décembre passera sans qu'il en soit ainsi, mais le 25 décembre, jour de Noël, la messe de minuit sera célébrée dans notre lieu baroquement. (Ces gens-là n'ont pas dû lire leur bible où alors ils ont oublié que celle-ci raconte que la première nuit de Noël fut célébrée dans une étable.)

Mais voyons la suite : « La patience des habitants de Trappes détermine à la libération par la volonté du

# Simpatía por Aymare

NO es posible que en una época en la que todo es acción creadora, o dinamismo febril por algo, se permanezca estancado. Indiquemos, de lo positivo, lo más saliente: Los sajones del Africa del Sur plantan cuadrados de cactus en el desierto de Kaalari para evitar la cristalización completa del lugar, consiguiendo, al retener la humedad, el beneficio de una horticultura. Vemos también muchas colectividades inspiradas en nuestro principio colectivista, cuales la ostrícola de Yokohama (Japón), las horticolas de Pekin (China), las avícolas, arroceras y pesqueras en diferentes puntos de ese inmenso país asiático. Existen igualmente colectividades agrícolas, ganaderas e industriales no férreamente intervenidas por el Estado, en Yugoslavia; los Kibutz en Israel, y ahora los establecimientos agrícolas argentinos por los *haciendas* en Río Negro (Argentina), donde llevan dispuestas 850 hectáreas de predio en tierras de cultivo. Señalamos además el heroísmo colectivo holandés disputándole tierras al mar, el esfuerzo de aclimatación belga consiguiendo vicia con uva para mesa aunque sea bajo cristaleras caldeadas con carbón inferior, impropio para la venta. También Islandia, país gélido, que aprovechando los geysers (surtidores naturales de agua caliente) surten de calefacción la horticultura igualmente sometida a *hanger* acristalado, logrando incluso naranjas, tomates, patatas y bananas, con lo que hacer frente a largos inviernos de incluso 70 grados bajo cero. Más cerca de nuestras aspiraciones tenemos la colectividad de Artes y Gráficas de Montevideo, una factoría carnera en Buenos Aires, y los Talleres de la Paz de Glasgow.

Es imposible, insisto, que en la época cibernético-atómica, de las ciudades-dormitorio, y de las vacaciones mensuales para aprovisionarnos del oxígeno que en las capitales cesan, nosotros, los experimentados de España, no seamos capaces de darles un sí a los amigos de Aymare a fin de que la Colonia (no abandonada) quede indubitablemente nuestra.

La primera patada varios la recibimos de senegaleses guardianes del campo de concentración en 1939-40. No permitamos otra más diplomática que, por civilizada, nos arroje de un predio nevado.

Pensemos en nuestras cosas. En húngaro de 1956 se puede ser recibido en hoteles; en español refugiado hay que fiar nada más que en el propio elemento. Aymare era ejemplo

para propios y extraños, y los emigrados económicos paisanos nuestros ante el espejo limpio de Aymare aprenderían a conocer la profunda verdad de la revolución española. Esos, que prácticamente no oyen otra voz que la del P.C.E., serían colocados, en Aymare, ante un ejemplo, el ejemplo vale más que todas las propagandas orquestadas. Aymare para una finalidad colectivista libertaria, para colonias infantiles nuestras, para transcurrir las vacaciones en silencio, aire puro y satisfacción libertaria. ¿Se ha pensado lo suficiente en ello?

Y también, Aymare como ensayo económico libertario, como lugar de refugio de nuestros ancianos y enfermos solos o abandonados. Librerías de las monjas, de compañías indeseadas, de ambientes desagradables. Unos cuantos millones de francos viejos no pueden equipararse al bien que perdemos.

¿Que un Congreso decidiera la venta de Aymare? Igual en 1934 rechazamos la Alianza CNT-UGT y en Asturias se impuso y en 1936 fue automática en toda la España libre.

Cuatro, trece millones, se esfumaban en el humo de pajás de las transitorias necesidades. Un hecho queda, enhisto y productivo.

Aymare aún puede resultar un ejemplo. Copiar al moro Boabdil sería una nueva derrota que nos infligiría la España reaccionaria.

**A. ALONSO**  
Dijon-Nevers.

## La C. N. T. actúa

(Hoja recibida de Madrid.)  
«Día 6 de febrero, a las 6 de la tarde, en la plaza Salvador Anglada, concentrámonos: Contra la carestía, contra la explotación, contra la falta de derechos legales de los trabajadores, por un aumento general de los salarios, por el sindicato obrero. Unidos con todos los trabajadores, la C. N. T. manifestará su descontento.  
«Viva la clase trabajadora!.  
Febrero 1965.»

# Lucubración filosófica

(Viene de la página 4.)

En seguida tenemos la escuela atomística que reconoce lo lleno y lo vacío como principio de todo lo que existe en el universo. Lo lleno consiste en los átomos que son en número infinito, indivisibles e idénticos en especie diferentes en tamaños y formas. «Es lo repetimos para que se vea cómo hace más de dos milenios ya se conocía la base en que descansan el actual atomismo, desarrollado hoy en forma pelagrosa y contraria para la humanidad y que seguramente, en lugar de un provecho será un crimen para la misma, si los actuales seudocientíficos no dejan de estar al servicio de la fuerza bruta. Dotados de movimiento eterno —los átomos se entienden—, se agregan y componen todos los seres. Nada en la naturaleza se hace sin causa, pero todo se hace según una razón y por necesidad; sin embargo, esta razón no es una inteligencia, es una ley interna del universo. De los cuerpos emanar efluvios que se insinúan en nuestros órganos, penetran en el cuerpo y producen en él las imágenes de las cosas.

Basándose en la filosofía de Sócrates, Aristipo fundó la escuela cirenáica de la cual salieron Hegeles y Teodoro, a quienes llamaron el ateo por su tratado de los dioses, en el cual trató de probar la no existencia de la divinidad. Esta escuela, como la de Sócrates fue de moral, pero sin seguir los preceptos socráticos. Para Sócrates el principio de la vida es la felicidad alcanzada por la razón y por la virtud; la escuela cirenáica identificó la felicidad con el goce que producen las cosas a nuestros sentidos; sin embargo, no aceptó el abuso del placer en ningún orden.

Aristíteles fundó la escuela cínica de la cual salió el más interesante de todos los filósofos: Diógenes, el de la lámpara —quien buscaba con ella un hombre a plena luz del día—, y que representa por sí solo un monumento de sabiduría en el mundo antiguo. Ellos pensaban que sólo la belleza es virtud y el vicio fealdad. Hicieron su profesión de fe librándose de todas las conveniencias sociales y de vivir independientes de los usos recibidos. A sus ojos la virtud consistía en estar en todo a la naturaleza. Esta escuela tiene mucha afinidad con la de Rousseau, porque ambas filosofías tratan de reducir al hombre al estado de pura naturaleza y porque rechazan las ventajas del medio y contribuyen al desprestigio de las convenciones y leyes de la vida social.

Por su parte, el Platón idealista, abraza tres virtudes principales: la prudencia, que arregla la razón; la fortaleza, que dirige la energía; la templanza, que modera el apetito. A ellas agrega la justicia que está destinada a arreglar cada una de las demás y ordenarlas entre sí. A sus ojos los cuerpos no son sino imágenes, y en cierto modo fantasmas; no hace de ellos suficiente caso y a veces parece reducir al estado de problema la realidad de su existencia. Su filosofía pareciera ser la base de la filosofía socialista y comunista, sólo que no llegó hasta los umbrales del escepticismo. A su discípulo Arsenio lo se debe la frase de: «Ni esto mismo lo sé yo con una ciencia exacta.» Mientras que Sócrates decía: «Sólo sé que no sé nada.» Arsenio recomendaba la nada como principio de toda filosofía.

obras. Bastará saber que para él en el alma humana hay dos elementos: uno racional y otro mortal, que es el apetito; estos dos elementos están unidos por un tercero, la energía que debe obedecer a la razón, pero que puede ser arrastrada por el apetito. Esto que en la psicología de Platón puede leerse, es lo que dio origen a la filosofía racional. Platón distingue en el hombre la razón, la energía y el apetito; en el Estado, los depositarios de la autoridad, los guerreros y el pueblo. De la armonía de estas tres entidades sociales saldría el bien colectivo. Lamentablemente, de acuerdo con lo que la experiencia día a día nos enseña y nos hace patente, ¡cuán lejos estaba Platón de la realidad en este postulado! Contribuye en gran parte a la formación de la filosofía racional, el combato de Epicuro, el cual divide en tres grandes partes su sistema: lógica, física y ética. En esta última, Epicuro piensa que gracias al movimiento recto de los átomos, pueden agruparse y formar diferentes cuerpos que son la única causa y armonía del mundo. Así se explica el universo por sí mismo; por tanto, no tiene necesidad de ordenador inteligente ni de primer motor. No hay Dios espiritual; no hay providencia. El hombre no tiene nada que temer de los dioses que no se ocupan del mundo; no tiene que temer castigo en una vida futura que no existe. La ley del hombre es usar de todas sus facultades para evitar el dolor.

A la doctrina de Epicuro, en nuestros días Duprat y Hofdind, agregaron deberes sociales. El padre tiene deberes para con los hijos, porque estos no pueden ser tomados como

simple medios; la monogamia libre es la forma más perfecta del matrimonio, porque con cualquiera otra, el hombre o la mujer quedan reducidos a simples medios; los deberes de los patronos son tales, porque el obrero es fin y no puede ser tomado como simple medio. Para llegar al anarquismo se le olvidó constatar y explicar que nadie tiene derecho a utilizar a otro como medio ni como fin; que el hombre es libre por naturaleza y que los amos y los esclavos deben desaparecer de la tierra, único medio de alcanzar de una vez por todas la felicidad individual y colectiva, el bienestar, la fraternidad, la solidaridad y la armonía.

Basándose en la filosofía de Sócrates, Aristipo fundó la escuela cirenáica de la cual salieron Hegeles y Teodoro, a quienes llamaron el ateo por su tratado de los dioses, en el cual trató de probar la no existencia de la divinidad. Esta escuela, como la de Sócrates fue de moral, pero sin seguir los preceptos socráticos. Para Sócrates el principio de la vida es la felicidad alcanzada por la razón y por la virtud; la escuela cirenáica identificó la felicidad con el goce que producen las cosas a nuestros sentidos; sin embargo, no aceptó el abuso del placer en ningún orden.

Aristíteles fundó la escuela cínica de la cual salió el más interesante de todos los filósofos: Diógenes, el de la lámpara —quien buscaba con ella un hombre a plena luz del día—, y que representa por sí solo un monumento de sabiduría en el mundo antiguo. Ellos pensaban que sólo la belleza es virtud y el vicio fealdad. Hicieron su profesión de fe librándose de todas las conveniencias sociales y de vivir independientes de los usos recibidos. A sus ojos la virtud consistía en estar en todo a la naturaleza. Esta escuela tiene mucha afinidad con la de Rousseau, porque ambas filosofías tratan de reducir al hombre al estado de pura naturaleza y porque rechazan las ventajas del medio y contribuyen al desprestigio de las convenciones y leyes de la vida social.

Por su parte, el Platón idealista, abraza tres virtudes principales: la prudencia, que arregla la razón; la fortaleza, que dirige la energía; la templanza, que modera el apetito. A ellas agrega la justicia que está destinada a arreglar cada una de las demás y ordenarlas entre sí. A sus ojos los cuerpos no son sino imágenes, y en cierto modo fantasmas; no hace de ellos suficiente caso y a veces parece reducir al estado de problema la realidad de su existencia. Su filosofía pareciera ser la base de la filosofía socialista y comunista, sólo que no llegó hasta los umbrales del escepticismo. A su discípulo Arsenio lo se debe la frase de: «Ni esto mismo lo sé yo con una ciencia exacta.» Mientras que Sócrates decía: «Sólo sé que no sé nada.» Arsenio recomendaba la nada como principio de toda filosofía.

Basándose en la filosofía de Sócrates, Aristipo fundó la escuela cirenáica de la cual salieron Hegeles y Teodoro, a quienes llamaron el ateo por su tratado de los dioses, en el cual trató de probar la no existencia de la divinidad. Esta escuela, como la de Sócrates fue de moral, pero sin seguir los preceptos socráticos. Para Sócrates el principio de la vida es la felicidad alcanzada por la razón y por la virtud; la escuela cirenáica identificó la felicidad con el goce que producen las cosas a nuestros sentidos; sin embargo, no aceptó el abuso del placer en ningún orden.

Aristíteles fundó la escuela cínica de la cual salió el más interesante de todos los filósofos: Diógenes, el de la lámpara —quien buscaba con ella un hombre a plena luz del día—, y que representa por sí solo un monumento de sabiduría en el mundo antiguo. Ellos pensaban que sólo la belleza es virtud y el vicio fealdad. Hicieron su profesión de fe librándose de todas las conveniencias sociales y de vivir independientes de los usos recibidos. A sus ojos la virtud consistía en estar en todo a la naturaleza. Esta escuela tiene mucha afinidad con la de Rousseau, porque ambas filosofías tratan de reducir al hombre al estado de pura naturaleza y porque rechazan las ventajas del medio y contribuyen al desprestigio de las convenciones y leyes de la vida social.

Basándose en la filosofía de Sócrates, Aristipo fundó la escuela cirenáica de la cual salieron Hegeles y Teodoro, a quienes llamaron el ateo por su tratado de los dioses, en el cual trató de probar la no existencia de la divinidad. Esta escuela, como la de Sócrates fue de moral, pero sin seguir los preceptos socráticos. Para Sócrates el principio de la vida es la felicidad alcanzada por la razón y por la virtud; la escuela cirenáica identificó la felicidad con el goce que producen las cosas a nuestros sentidos; sin embargo, no aceptó el abuso del placer en ningún orden.

Aristíteles fundó la escuela cínica de la cual salió el más interesante de todos los filósofos: Diógenes, el de la lámpara —quien buscaba con ella un hombre a plena luz del día—, y que representa por sí solo un monumento de sabiduría en el mundo antiguo. Ellos pensaban que sólo la belleza es virtud y el vicio fealdad. Hicieron su profesión de fe librándose de todas las conveniencias sociales y de vivir independientes de los usos recibidos. A sus ojos la virtud consistía en estar en todo a la naturaleza. Esta escuela tiene mucha afinidad con la de Rousseau, porque ambas filosofías tratan de reducir al hombre al estado de pura naturaleza y porque rechazan las ventajas del medio y contribuyen al desprestigio de las convenciones y leyes de la vida social.

Basándose en la filosofía de Sócrates, Aristipo fundó la escuela cirenáica de la cual salieron Hegeles y Teodoro, a quienes llamaron el ateo por su tratado de los dioses, en el cual trató de probar la no existencia de la divinidad. Esta escuela, como la de Sócrates fue de moral, pero sin seguir los preceptos socráticos. Para Sócrates el principio de la vida es la felicidad alcanzada por la razón y por la virtud; la escuela cirenáica identificó la felicidad con el goce que producen las cosas a nuestros sentidos; sin embargo, no aceptó el abuso del placer en ningún orden.

Aristíteles fundó la escuela cínica de la cual salió el más interesante de todos los filósofos: Diógenes, el de la lámpara —quien buscaba con ella un hombre a plena luz del día—, y que representa por sí solo un monumento de sabiduría en el mundo antiguo. Ellos pensaban que sólo la belleza es virtud y el vicio fealdad. Hicieron su profesión de fe librándose de todas las conveniencias sociales y de vivir independientes de los usos recibidos. A sus ojos la virtud consistía en estar en todo a la naturaleza. Esta escuela tiene mucha afinidad con la de Rousseau, porque ambas filosofías tratan de reducir al hombre al estado de pura naturaleza y porque rechazan las ventajas del medio y contribuyen al desprestigio de las convenciones y leyes de la vida social.

**COSME PAULES**  
(Continuará)

# LA SALIVA Y EL MONUMENTO

PAMPLONA.—Es frecuente hallar salivazos en el monumento-capilla levantado por el «victorismo» a la memoria de los navarros muertos en las filas de Franco durante la guerra. Es la repulsa ciudadana a la barbarie nazifalangista «eternizada» en piedra en Pamplona, como en otras ciudades españolas. Pero ahora han sido unos petardos dirigidos contra el recordatorio lo que ha soliviantado la mayor indignación del «victorismo», habiéndosele ocurrido a la policía dar caza a un ciudadano contra el que nada puede probarse, pero al cual acusa de haberla atacado y de haberle encontrado un arma... en su domicilio, además de impresos de propaganda, tal vez de un dentrífico. Como es de suponer, el «individuo» (la policía no se atreve a dar el nombre) ha sido apaleado, procesado, encarcelado e incomunicado.

**LA PROTECCION YANQUI AL TOTALITARISMO**

NUEVA YORK.—Portugal ha registrado ante la Comisión de Control de Bolsas de valores, una propuesta de emisión por 20 millones en obligaciones exteriores al 3,75 por 100 reembolsables en 1985, por intermedio de un grupo de Bancos americanos y extranjeros dirigidos por la firma neoyorquina «Dillon, Read and Co.», anuncia la agencia italiana Ansa.

La emisión de estos bonos será la primera que Portugal lance en los Estados Unidos. Las compras de estos títulos están exentas de la tasa de repartos de impuestos que sobre los intereses se grava en los Estados Unidos.

**LO QUE CUESTA CHALANEAR OON FIDEL**

SANTANDER (OPE).—La prensa informal que fueron cinco las factorías que se presentaron a subasta de las obras de reparación del «Sierra Atanzazu» que fue atacado en aguas del Caribe: «Euskalduna», «Talleres del Astillero», de Santander, la «Constructora Naval» en su factoría de Matagorda y la «Unión Naval de Levante». Ha sido adjudicada a la segunda.

Se calcula que los gastos de remolque y de reparación se elevarán entre 28 y 30 millones de pesetas. El motor será enviado a la factoría de «San Carlos» para su revisión y puesta a punto.

A título de curiosidad indicaremos que un nuevo buque de parecidas características costaría actualmente unos 53 millones de pesetas.

**LA DESASTROSA SITUACION DE ALTOS HORNOS**

BILBAO (De una carta recibida en OPE).—«La situación económica de Altos Hornos no puede ser más alarmante. Las acciones están por debajo de la par. Se mantienen a la par por esas intervenciones que se producen para los que han sabido hundirla.

Hay mil especialistas que dicen que ellos van a supervisar. De trabajar no quieren saber. Son llamados los compositores, economistas, de los que se llevan los cuartos a casa. No dejan más que papeles, palabrería y confusión.

Ante la grave situación creada, han acudido a los americanos pidiéndoles ayuda. Se ha firmado un convenio entre los americanos y Altos Hornos. Los americanos entregarán anualmente 240 millones de pesetas a cambio de acciones y Altos Hornos les pagará 200 millones al año por su asistencia técnica.

Todavía siguen en sus puestos los que la han llevado a esta situación.

Altos Hornos de Vizcaya ha sido una merienda de negros desde que estalló la guerra europea. Los dirigentes han hecho cuantiosas fortunas. Les importa menos lo que pueda venir por detrás.

Los deudas actual se calcula en 8.000 millones de pesetas. Se ha modernizado mucho. Se han hecho obras colosales. Lo de San Salvador del Valle y Baracaldo, hacia la carretera de Ugarte en un embalse de pabellones. Pero este año no se ha dado dividendo a los accionistas y el porvenir está oscuro.»

**ARMONIA HISPANO-FRANCESA**

MADRID.—Al objeto de homenajear a uno de sus jugadores retirados, el club Atlético (antes Athletic) de Madrid invitó a jugar un partido de fútbol en su campo de la capital de España al Toulouse, y éste aceptó.

Las cosas fueron desarrollándose normalmente hasta el segundo tiempo, en el que surgió el chispazo cuando más ajenos estábamos todos al posible incidente en el terreno de juego. Un jugador del Atlético (antes Athletic) le hizo una mala entrada a un jugador del Toulouse, y éste agredió a aquél, o mejor dicho, ambos se agredieron. Acudió en socorro de su compañero, otro del equipo, y luego entró en pelea otro del equipo madrileño, hasta que la mayor parte de los jugadores de ambos equipos se metieron a propinar coques (muy del caso) y puñetazos. «El espíritu puro del homenaje se convirtió en una riña impropia del lugar. Se fueron incorporando todos los jugadores a la pelea, pero pelea callejera, a puñetazos, patadas, mordiscos, hasta producir un lamentable espectáculo.»

**EXACTO**

MADRID.—El periódico «El Correo Español» ha publicado una crónica de Augusto Assia, fechada en Bonn, en la que el correspondiente dice que si una guerra atómica destruyera todos los testimonios de nuestra civilización y sólo dejase las colecciones de los periódicos nazis, difícilmente podrían los historiadores de una edad futura imaginarse que el régimen de Hitler condujo a Alemania a una tremenda hecatombe. Y si no quedara más testimonio que la prensa franquista, resultaría que Franco acabó con el comunismo. (OPE).

**EL CASO DE BURGOS**

PARIS (OPE).—«Le Monde», en despacho de su corresponsal señor Novalis, informa que treinta y ocho presos políticos, que purgan condena en Burgos habrán de comparecer ante otro Consejo de Guerra.

«El 27 de mayo último —añaden— estos presos políticos se dirigieron por escrito al general García Valiño, capitán general de Madrid, para pedirle la anulación de las sentencias dictadas contra ellos, ya que el ponente de aquel Consejo no era abogado y por tanto no podía actuar... Se abrió una información por el Tribunal Supremo de Justicia, ya que dicho ponente había actuado también en el proceso contra Gramsci...»

**SE AHOGA FUERA DEL AGUA**

MADRID.—Incapaz de solucionar el problema de la falta de agua, el alcalde, José Finat Romani, ha presentado su dimisión a otro incapaz: el general Franco.

**WINSTONIANA**

MADRID.—En una velada recordatorio de la figura de Winston Churchill, Gil Robles ha hecho el elogio de la democracia civil... experimentada. Asistieron al acto unos trescientas personas, entre las que se contaban Tierno Galván, el monárquico Sotruñequi y personal diplomático inglés y yanqui.

**VIDA SINDICALISTA**

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

**VIDA SINDICALISTA**

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

**VIDA SINDICALISTA**

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

**VIDA SINDICALISTA**

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

**VIDA SINDICALISTA**

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

**VIDA SINDICALISTA**

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

# EL BAJO

CON su gracia, a modo ideal, Azalla nos ofrece, en virtud de signos iberos, vestigios de una localidad céltica y detalles diversos de la época de los romanos. El ilustre polígrafo Joaquín Costa (1811-1911), en relación a las formas colectivas, se refiere a los iberos y los celtas. Los iberos debieron tener su cuna por la parte asiática de Cosens y Elam. Teniendo por guía al rey de los astros, llegaron a la península sudoccidental europea, de cuyo espacio, sin vacilar, se fueron extendiendo por otros países. Es posible que ellos fueran precedidos por unos grupos de cazadores, y que sea a éstos que se deban las pinturas rupestres, por Albarracín, del Callejón del Plou y del Abrigo del Novazo. A los iberos se estiman, entre otras, Turba (Teruel), Antorquís (Alcañiz) y Laxia (Allaga), citada por Ptolomeo. Los celtas debieron tener su origen por el lado asiático de la Bactriana. Con la unión la Celtiberia vino a tener sus relieves por una zona entre Lérida, Barbastro, Salduba o Zaragoza, Calahorra, Medinaceli, Uclés y Segorbe. Al 212 de la Era pasada, en tierras de Antorquís chocaron las huestes romanas de Cnaeus y P. Cornelius Escipión, y las fuerzas de Cartago, dirigidas por Asdrúbal Barca. No lejos de Rudilla, Huesca ostenta el título de Huesca del Común. De tiempos idos, por todos los pueblos del radio comarcal se aprecia, con justicia, a la célebre Comunidad de la Sierra de Albarracín y de los Montes Universales.

Como es sabido, el gráfico de las situaciones viene a ser, sin duda, cada vez más complicado. Ese cuadro de las cosas ha movido incluso a decir, en cierto sentido, respecto de las clases. Sin que precisamente sea un clasista, por mucho o por entero, por lo regular, para el triste trabajador que sale del tajo o de la fábrica, algunos juicios o sentencias no le convencerán. Ello aunque, particularmente, venga a variar de parecer cuando, por ejemplo, le hagan encargado o algo así, salvo las debidas excepciones. Si bien el plano ofrece tantos contrastes, una cantidad de quienes gozan de buenas plazas, suele eludir todo compromiso. Según cuenta en torno, es entendido el delegado. Esa condición de fuerza implica energía, tacto y prestigio. Sin daño a la deficiencia, sin perjuicio del matiz esencial libertario, el Movimiento debe procurar, en todo lo posible, no obstante el punto de las alianzas circunstanciales, la conquista de las partes buenas, por la presteza, la atracción, la seriedad y el respeto. En esa empresa imperativa de amplitud y potencia, debe tenderse, poniendo por caso, a la característica ignea de Manuel Buenacasa, el hombre amable, tenaz, inspirador e intrévido, hasta la hora sin luz, y al que, imitar su temple, supone rendirle el

mejor de los tributos.

En los periodos agudos de las fieras medidas, en Alcañiz sufrieron destierro Soledad Gustavo, Anselmo Lorenz, Soledad Villafraña, Juan Montseny, José Villafraña y otros animadores de la causa de la emancipación

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

# EL BAJO

CON su gracia, a modo ideal, Azalla nos ofrece, en virtud de signos iberos, vestigios de una localidad céltica y detalles diversos de la época de los romanos. El ilustre polígrafo Joaquín Costa (1811-1911), en relación a las formas colectivas, se refiere a los iberos y los celtas. Los iberos debieron tener su cuna por la parte asiática de Cosens y Elam. Teniendo por guía al rey de los astros, llegaron a la península sudoccidental europea, de cuyo espacio, sin vacilar, se fueron extendiendo por otros países. Es posible que ellos fueran precedidos por unos grupos de cazadores, y que sea a éstos que se deban las pinturas rupestres, por Albarracín, del Callejón del Plou y del Abrigo del Novazo. A los iberos se estiman, entre otras, Turba (Teruel), Antorquís (Alcañiz) y Laxia (Allaga), citada por Ptolomeo. Los celtas debieron tener su origen por el lado asiático de la Bactriana. Con la unión la Celtiberia vino a tener sus relieves por una zona entre Lérida, Barbastro, Salduba o Zaragoza, Calahorra, Medinaceli, Uclés y Segorbe. Al 212 de la Era pasada, en tierras de Antorquís chocaron las huestes romanas de Cnaeus y P. Cornelius Escipión, y las fuerzas de Cartago, dirigidas por Asdrúbal Barca. No lejos de Rudilla, Huesca ostenta el título de Huesca del Común. De tiempos idos, por todos los pueblos del radio comarcal se aprecia, con justicia, a la célebre Comunidad de la Sierra de Albarracín y de los Montes Universales.

Como es sabido, el gráfico de las situaciones viene a ser, sin duda, cada vez más complicado. Ese cuadro de las cosas ha movido incluso a decir, en cierto sentido, respecto de las clases. Sin que precisamente sea un clasista, por mucho o por entero, por lo regular, para el triste trabajador que sale del tajo o de la fábrica, algunos juicios o sentencias no le convencerán. Ello aunque, particularmente, venga a variar de parecer cuando, por ejemplo, le hagan encargado o algo así, salvo las debidas excepciones. Si bien el plano ofrece tantos contrastes, una cantidad de quienes gozan de buenas plazas, suele eludir todo compromiso. Según cuenta en torno, es entendido el delegado. Esa condición de fuerza implica energía, tacto y prestigio. Sin daño a la deficiencia, sin perjuicio del matiz esencial libertario, el Movimiento debe procurar, en todo lo posible, no obstante el punto de las alianzas circunstanciales, la conquista de las partes buenas, por la presteza, la atracción, la seriedad y el respeto. En esa empresa imperativa de amplitud y potencia, debe tenderse, poniendo por caso, a la característica ignea de Manuel Buenacasa, el hombre amable, tenaz, inspirador e intrévido, hasta la hora sin luz, y al que, imitar su temple, supone rendirle el

mejor de los tributos.

En los periodos agudos de las fieras medidas, en Alcañiz sufrieron destierro Soledad Gustavo, Anselmo Lorenz, Soledad Villafraña, Juan Montseny, José Villafraña y otros animadores de la causa de la emancipación

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

Ante la repetición de estos actos de repulsa estudiantil, los dirigentes del S.E.U. están consternados.

**VIDA SINDICALISTA**  
Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.  
En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

# EL BAJO

CON su gracia, a modo ideal, Azalla nos ofrece, en virtud de signos iberos, vestigios de una localidad céltica y detalles diversos de la época de los romanos. El ilustre polígrafo Joaquín Costa (1811-1911), en relación a las formas colectivas, se refiere a los iberos y los celtas. Los iberos debieron tener su cuna por la parte asiática de Cosens y Elam. Teniendo por guía al rey de los astros, llegaron a la península sudoccidental europea, de cuyo espacio, sin vacilar, se fueron extendiendo por otros países. Es posible que ellos fueran precedidos por unos grupos de cazadores, y que sea a éstos que se deban las pinturas rupestres, por Albarracín, del Callejón del Plou y del Abrigo del Novazo. A los iberos se estiman, entre otras, Turba (Teruel), Antorquís (Alcañiz) y Laxia (Allaga), citada por Ptolomeo. Los celtas debieron tener su origen por el lado asiático de la Bactriana. Con la unión la Celtiberia vino a tener sus relieves por una zona entre Lérida, Barbastro, Salduba o Zaragoza, Calahorra, Medinaceli, Uclés y Segorbe. Al 212 de la Era pasada, en tierras de Antorquís chocaron las huestes romanas de Cnaeus y P. Cornelius Escipión, y las fuerzas de Cartago, dirigidas por Asdrúbal Barca. No lejos de Rudilla, Huesca ostenta el título de Huesca del Común. De tiempos idos, por todos los pueblos del radio comarcal se aprecia, con justicia, a la célebre Comunidad de la Sierra de Albarracín y de los Montes Universales.

Como es sabido, el gráfico de las situaciones viene a ser, sin duda, cada vez más complicado. Ese cuadro de las cosas ha movido incluso a decir, en cierto sentido, respecto de las clases. Sin que precisamente sea un clasista, por mucho o por entero, por lo regular, para el triste trabajador que sale del tajo o de la fábrica, algunos juicios o sentencias no le convencerán. Ello aunque, particularmente, venga a variar de parecer cuando, por ejemplo, le hagan encargado o algo así, salvo las debidas excepciones. Si bien el plano ofrece tantos contrastes, una cantidad de quienes gozan de buenas plazas, suele eludir todo compromiso. Según cuenta en torno, es entendido el delegado. Esa condición de fuerza implica energía, tacto y prestigio. Sin daño a la deficiencia, sin perjuicio del matiz esencial libertario, el Movimiento debe procurar, en todo lo posible, no obstante el punto de las



# Insistimos y ampliamos

NUESTRO colega «Político» se justifica. También él se ocupó de los mártires Delgado y Granado defendiéndolos en horas de angustia. Siendo verdad esa nobleza, «Político» no debía darse por aludido por nuestro escape de amargura.

Nuestros tiros iban para la Gran —moralmente pequeña— Prensa, esa doña que, carente de sentimientos y comercializada hasta los tuétanos, de problemas de humanidad no se ocupa, aunque a veces aparente hacerlo. Iban también, los tiros, para esas publicaciones de partido que dan escándalo afónico cuando una orden se lo manda, y callan e ignoran cuando una causa antifranquista no rinde provecho a la jefatura respectiva.

En esta casa nuestra (donde, por lo regular, no duelen prendas) el sentimiento de justicia está desarrollado, aunque el espíritu partidista también reine algo en ella. Desde nuestras publicaciones se ha contribuido a las campañas, por éste y aquél victimados, o a punto de serlo, por la satrapía de Franco y otras satrapías. Solamente que hemos bajado el tono cuando nos hemos dado cuenta de que una cosa es humanizar y otra hacerles el juego a los explotadores de tragedias.

En estos momentos se arrecia en la campaña por poeta Carlos Álvarez condenado por el franquismo a cerca de cuatro años de encierro. Una indignidad española como tantas otras que hay que solventar con la libertad de Carlos. Pero, con la epidemia rasgada, con el alma hipersensibilizada, desde esta tribuna abogamos por el bien del rimador Carlos, sin que sus versos sean de nuestro conocimiento y si sus sentimientos antifascistas. Pero el partido que lo «apoya» y entona el susceso debía comportarse, por lo que calla la persecución sañuda de anarquistas en España, Rusia y Cuba, ya que una cosa es gritar ¡justicia!, y otra no quererla para su casa.

Cuando se nos habla con sinceridad manifiesta del caso Carlos Álvarez, no podemos menos que contristarnos por él y por el recuerdo de aquel otro poeta, no marxista, no alineado a ningún partido, pero particularmente libertario, que habría transcurrido sus VEINTE años de presidio franquista en completo olvido de no haberlo defendido el semanario «Solidaridad Obrera» de París secundado por unos intelectuales italianos. El mutismo profesional de estos fue lamentable.

El partido mastodóntico de Moscú, lo que explica que la Gran Prensa, ardientemente solicitada, abandonara la víctima al capricho de los jueces de Franco. La prensa exiliada, por regla general secundó el silencio.

Afortunadamente, hasta nuestro modesto tronar, más la intervención nobilísima del citado sector italiano, y tal vez la nota de alguna modesta publicación hispano-norteamericana, para que la diplomacia franquista en Londres y Washington se oyerá decir que en un presidio español yacía un delincuente político que trahía su dolor en versos, en la espera de una libertad... que al fin llegaría tras un calvario de veinte años cumplidos.

Los mismos que Marcos Ana. Solamente que la disposición de este amigo le ha valido un marco de popularidad que, siéndole libertario, no se constata aunque se desconoce de los méritos correspondientes.

**SEIJE SOCIAL**  
39, rue de la Tour d'Auvergne  
Paris, IX\* - Tél. : TRU. 78-44  
Redaction et Administration  
SORIANO J.  
Fontenay-sous-Bois (Seine)  
C.C.P. 14.103-62 - Paris

**ABONNEMENTS**  
Six mois : 13 F.  
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X\*  
Tél. BOT. 22-02  
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

## Mirador

El tiempo no transcurre en vano cuando acá o acullá se ha ido lanzando simiente. Al derecho o al través, con más o menos lozanía, fructifica, dentro o fuera del surco, el grano promisor. Así las ideas de liberación, los anhelos de justicia, el derecho a la decencia, el derecho a la vida henchida de promesas, sin la brutal zafiedad de los yugos y las flechetas opresoras.

Vibrante, viril, la protesta se enciende y crepita en las tierras de Iberia. La repulsa, segura y firme, se deja sentir. Inútil amortiguaria. Necejo ha de ser pretender acallar con matices, o con huecas promesas lo que va afinándose en las conciencias: la repulsa popular para con el vergonzoso régimen actual de España.

Con la mayor satisfacción nos vamos poniendo al corriente de las noticias que llegan de España y de Portugal.

## EL PUENTE

NUEVA YORK. — Manuel Aznar («Mong Azul»), por haberlo usado como millonero en Madrid durante el sitio 1936-39, ha hecho unas manifestaciones asaz ridículas por lo contradictorias. De momento afirmó ser contrario a la política de colonizaciones, y seguramente confirmó el derecho de España y Portugal a mantener las suyas. Según el Mono (el color ya no importa), Melilla y Ceuta no son cabezas de puente, sino base de los pilares africanos del puente «marcoso» que España tiende a Marruecos. La «bolsa» de Gibraltar, ya es otra cosa: ni basamento de puente ni ciudad fundada por los ingleses, y como Franco es incapaz de echar a John Bull de la roca cálcense, Aznar cree prudente chalnear el asunto con Londres. Pero Wilson se hace el sordo...

## DESDE ESPAÑA

## Doble empleo

UN mal muy español, regalo de la España franquista, es el del doble o triple empleo. Esto quiere decir que el trabajador, aunque ahora se llama «productor», se queda muy corto con el jornal o sueldo de tres o cuatro mil pesetas mensuales que es el que por aquí se estima, y que no llega a cubrir la mitad de su presupuesto familiar. Por ello se ve obligado a recurrir a otros trabajos robando horas a su derecho al descanso, a la instrucción y al hogar. Esto importa poco al capitalista, que quiere engrosar sus ganancias a cualquier precio, y menos al Estado que quiere vasallos provechosos.

Así vemos que los empleados de Banca se dedican, después de su jornada laboral, a llevar contabilidades (más números, con lo antipáticos que son) que los trabajadores manuales

# LECOMBAT

## SYNDICALISTE

### 3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## La rebelión de los «hijos de papá»

por FONTAURA

inclinación. Solamente dejan de ser aquello de que un día se vanagloriaron aquellos que poseían una conciencia inconsistente, los que en su fuero interno dormitaba el pequeño burgués.

Los estudiantes de España y Portugal quieren demostrar al mundo que la tiranía puede acallar, durante más o menos tiempo, el clamor de justicia y de libertad; la alzada voz de la razón; pero el despotismo, aún extremando la brutalidad de procedimientos, ha sido y es impotente para ahogar totalmente los impulsos, los arraigados sentimientos de dignidad humana.

El endeble personalidad moral de algunos que en su día fueron obreros y se llamaban conscientes, y pretendían ser recelados inclusive, se ha podido comprobar que ha quedado evidenciada tan pronto han podido cambiar de situación económica; cuando han progresado en lo que a empleo hace referencia, llegando a ser directores, técnicos, patronos, etc. Cambiaron tan pronto tuvieron dinero para poderse comprar dos trajes a la vez, o adquirir un automóvil de la marca de moda. Entonces se alejan, se retiran por el foro como los artistas de teatro que desempeñaron ya su papel. Mintieron a los demás, y algunos llegaron a mentirse a sí mismos: creyeron que alcanzarían a vivir y morir con dignidad, sin considerar que, cual frágiles alondras, caerían en los ceños del mundo burgués, deslumbrados por los espejuelos incitantes de la vanidad, la codicia, el vicio, el oropel.

«Hijos de papá» lo eran aquellos estudiantes que en la Rusia zarista de 1905, a fuerza de heroísmo y de sangre derramada, iniciaron el fin de una autocracia secular. También lo era aquel malogrado Felipe Daudet, hijo de León Daudet, el máximo jerifalte del fascismo francés en el primer cuarto de siglo. Y bien, Felipe tuvo el arranque de enfrentarse contra su padre y contra el partido que aquel acudillaba: se hizo anarquista, alterando en su fraterna convivencia con los conocidos libertarios Georges Vidal, Germaine Berton y Luis Loreal. «Hijos de papá» lo eran Sebastián Faure, Emilio Henry, muchos que han puesto todo su esfuerzo, físico o intelectual, en favor de la redención humana.

En una de las revistas españolas que menos intenciones han dirigido a la mayor gloria del régimen, se ha desarrollado una encuesta entre el ambiente estudiantil. Por supuesto, una cosa más o menos, sin levantar polvareda. Se le ha dicho a estudiantes de una y otra asignatura que, manifestaran de un modo escueto su opinión al respecto del mundo social de nuestros días. Y hemos podido leer, pese al comprensible retraimiento, a no que dar libre curso al pensamiento; cosa que confiesa uno de ellos al decir: «He procurado refrenar mis palabras con la red de la moderación.» Opiniones simpáticas.

He ahí una muestra de lo que dicen algunos «hijos de papá», aprovechando un resquicio, una poquita libertad de expresión, algo así como la libertad del preso que habla desde el leonatorio, a saliendo de que detrás está la sombra polvosa del guardián. D. N., estudiante de Derecho, ha manifestado: «La nueva generación, en su mayoría, no se interesa por la vida pública o, lo que es más grave, no le han dejado interesarse.» P. M., también estudiante de Derecho, expresa: «Habida cuenta de que la situación actual, en la que el idealismo cede al materialismo corruptivo que va arraigando en nuestra sociedad, los jóvenes universitarios nos preguntamos hasta qué punto somos responsables de nuestros pecados y múltiples faltas.» E. S., estudiante de Periodismo, dice: «El problema consistente en que existe un numeroso grupo de hombres que se creen en posesión de la verdad absoluta. Verdad que todo lo abarca. Verdad respaldada

por su experiencia, por su edad, por su estar de vuelta o su cómoda situación. Verdad uniformista a la que todos deben conformar su criterio. De esta manera, si todos se les someten, es más suave el relevo. Aunque, en este caso, no haya tal relevo porque es mantenido en un mismo escenario con distintos protagonistas, como si la vida no evolucionara, como si la vida hubiera de estancarse.

Los estudiantes de España y Portugal quieren demostrar al mundo que la tiranía puede acallar, durante más o menos tiempo, el clamor de justicia y de libertad; la alzada voz de la razón; pero el despotismo, aún extremando la brutalidad de procedimientos, ha sido y es impotente para ahogar totalmente los impulsos, los arraigados sentimientos de dignidad humana.

quedar al margen del entendimiento hasta tanto se convoque una reunión regional entre ustedes y nosotros, donde se trataría la situación de aquel sector, considerado por ustedes como traidores de los principios de la F.O.R.A. Por nuestra parte, debemos aclarar que nuestro movimiento no intervino ni participó en la escisión ocurrida en 1956, entre ustedes y los de C. Salvadores, en cuyo seno actuabais desde hacia años y convivían ideológicamente, no obstante las desviaciones tácticas e ideológicas en que incurria de continuo dicho sector. No hemos sido por lo tanto actores de ese acontecimiento sucedido entre ustedes, y debemos anotar que a nosotros nada se nos informó de tales hechos. Lógico sería que ese problema lo hubieran resuelto en aquel momento en que se produjeron los sucesos que informáis... «En consecuencia, esperamos que los compañeros de González Díaz estudien el problema con desapasionamiento, si lo hubiera, y se avengan a formar un solo movimiento, una sola F.O.R.A., en cuyo seno haya libertad de opinión, de expresión y de crítica constructiva y de afirmación de los valores morales de la F.O.R.A. Que esta mancomunidad de todos para toda una finalidad social a perseguir, esté basada en los mismos derechos y deberes que la F.O.R.A. impulsa hacia adelante. La conversación, la tratativa, las gestiones para llegar a un acercamiento con vosotros en lo futuro debe quedar abierta, a los efectos de que si hoy no nos entendemos, siempre debe quedar la esperanza y la recapitación de los compañeros sinceros que aman la noble y altruista causa de la F.O.R.A.»

## DESEMPLEO

Ocurre ahora que de los tres sectores declarados, sólo se citan dos como participantes del «reencuentro fraternal». Los más exigentes, los de González Díaz, no se hallan mencionados. Si su integración no se realiza, el problema quedaría en pie, a menos de disolución de una de las dos partes en beneficio de una sola y única identificación de la F.O.R.A. El panorama es ingrato si se tiene en cuenta que cada uno de los sectores en presencia hace uso de idéntico sello y de nominación, de la misma declaración de principios enfáticamente reafirmados en el por todas reivindicado «quinto Congreso» del Congreso principista, finalista, «forista» por definición y sustancia.

Es indudable que en el curso de largos años de clandestinidad—primero—y después de desavenencias de todo orden y origen, se han producido hechos y actitudes condenables que sitúan a sus autores al margen de la F.O.R.A., salvo rectificación saludable. No obstante, un movimiento que señala «dos décadas de desinteligencias y desgarramientos originados en su seno», se halla condenado a la desaparición—tras larga ineficacia—si no logra superar sus culpas. Declaramos a menudo paladinamente que la plaga de los partidos políticos provocó la corrupción y el proceso desintegrador en el movimiento obrero... Hay mucho de cierto. Pero el hecho de que por nuestra parte—en nuestro propio lar—suframos los efectos corrosivos de la animosidad, de la terquedad y del personalismo, nos inhabilita para atribuir al enemigo culpas que son nuestras. Culpas que si no las superamos, en Argentina y en Francia, en el mismo movimiento español, nos llevarán al descalabro definitivo. Sin gloria y sin combate, queridos compañeros todos. La F.O.R.A. es—no lo dudemos—nuestro propio espejo...

## Lucubración filosófica

por Cosme PAULES

La filosofía china tiene dos partes: una metafísica y otra moral. Nos ocuparemos sólo de la filosofía moral, cuyo fundador, Confucio, tiró las leyes de la metafísica, para ocuparse de política y moral. Según esta doctrina, el hombre debe trabajar para perfeccionarse a sí propio y perfeccionar a los que con él viven. Este perfeccionamiento consiste en obrar conforme a la bondad esencial y a la justicia; la justicia y la caridad están por sobre toda obligación.

Mencio que fue discípulo de Confucio, perfeccionó la doctrina y agregó la parte política, según la cual, el príncipe es inferior al pueblo. Mucha parte de la filosofía cristiana es tomada del budismo y de las obras de Confucio. Sólo que la doctrina de Cristo se distingue en su fondo porque no es la expresión completa de la ley natural que preconizaron Buda y Confucio, cuyos preceptos son no dar muerte a ningún ser viviente, no robar, no cometer ninguna impureza, no mentir y no embriagarse; mientras que el precepto cristiano

## Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

Rompe el silencio de diez meses, a partir de abril de 1964, la simpática y siempre recurrente y amiga nuestra, Simone Chobillon. Con su anuencia, descorremos el cortinaje de la propaganda programística para no cesar en ella hasta la víspera de nuestra magna fiesta de solidaridad y fraternidad internacional entre compañeros de causa y víctimas del totalitarismo franquista.

Simone Chobillon gusta mucho de participar en nuestros actos, estima a la cual todos los cenestistas correspondemos. Pero no es sólo ella en tenernos aprecio. Nuestros lectores lo comprobarán en números sucesivos del «C. S.», por los valores artísticos-personales que iremos anunciando.



**SIMONE CHOBILLON**  
Como «speakerine» del Festival C. N. T. del 11 de abril.

## CRONICA INTERNACIONAL

### LA REUNIFICACION DE LA F.O.R. ARGENTINA

HACE un año ya nos hemos ocupado de este mismo problema en base a referencias que de buena mano llegaron de Buenos Aires. La Protesta divulgó la «buena nueva» que recogimos con regocijo, todo y apuntando que algo quedaba sin cumplir. Efectivamente, la reunificación se daba como hecha por parte de dos fracciones de las varias que entonces se atribulan—y se disputaban—la genuina representación de la F.O.R.A. No hallándose todos, los militantes de cada una de tales fracciones, dispuestos a una fraternización formal, la unificación anunciada se nos ocurrió aleatoria.

Nos encontramos hoy en la misma situación. Un nuevo comunicado, entusiasta y jubiloso, nos informa que: «Luego de dos décadas de desinteligencias y desgarramientos originados en su seno, se ha logrado, después de una seria labor de fraternal acercamiento, un amplio y generoso reencuentro de las organizaciones y militantes que actuaban en los sectores con secretaría en Cnel. Salvadores y en Juan de Garay.» El lector encontrará el comunicado completo en otro lugar del periódico.

Tenemos a nuestra vista documentos cursados entre los sectores de Juan de Garay, incluso el comunicado citado, y el de González Díaz, que, al parecer, queda al margen de tan deseado evento. El documento del sector de la calle González Díaz, fechado en Buenos Aires el 1-9-64, es obra de la Sociedad de Resistencia Unión Chauffeurs y se halla referendado por el sello del Consejo Federal sito en el citado domicilio. Bajo el título de «Consideraciones y proposición para un entendimiento entre organismos y militantes foristas», se dedica a comentar los diferentes campañas de reunificación de la F.O.R.A. que hasta entonces tuvieron lugar, afirmando que éstas «agravaron el problema que decían querer resolver», en razón a que eran promovidas por elementos ajenos a la F.O.R.A. Afirman que el derecho a discutir y resolver los problemas de la F.O.R.A., que dos problemas de interpretación sobre principios y tácticas de la F.O.R.A., tienen que ser tratados y resueltos por los foristas. Estima también que «hasta tanto la base no haya discutido y determinado cómo y de qué manera puede ser contemplado el reingreso del sector de Coronel Salvadores al ámbito de la F.O.R.A., su inhabilitación en el mismo debe ser total.» Se da como posible y deseable la fusión de los sectores de Juan de Garay y de González Díaz y para ello aportan una proposición concreta que dice en uno de sus apartados: «b) La Comisión (compuesta por compañeros de los dos sectores indicados) se esforzará por recabar del movimiento de la base acuerdos que hayan abarcado en toda su extensa gama de responsabilidades transgresionistas, el estudio y la posibilidad del reingreso al movimiento de la F.O.R.A., del llamado sector de Coronel Salvadores, pero en condiciones categóricamente bien especificadas y claras, de que las transgresiones fueron realizadas al margen de la F.O.R.A., razón por la cual el mencionado sector de C. Salvadores fue obligado a escindir en el año 1957.»

El sector de Juan de Garay se dirige al de González Díaz con fecha 28-11-1964, contestando al documento más arriba citado. La respuesta se puede resumir en estos dos párrafos. «En nuestros considerandos, decials, que el sector de C. Salvadores debe

quedar al margen del entendimiento hasta tanto se convoque una reunión regional entre ustedes y nosotros, donde se trataría la situación de aquel sector, considerado por ustedes como traidores de los principios de la F.O.R.A. Por nuestra parte, debemos aclarar que nuestro movimiento no intervino ni participó en la escisión ocurrida en 1956, entre ustedes y los de C. Salvadores, en cuyo seno actuabais desde hacia años y convivían ideológicamente, no obstante las desviaciones tácticas e ideológicas en que incurria de continuo dicho sector. No hemos sido por lo tanto actores de ese acontecimiento sucedido entre ustedes, y debemos anotar que a nosotros nada se nos informó de tales hechos. Lógico sería que ese problema lo hubieran resuelto en aquel momento en que se produjeron los sucesos que informáis... «En consecuencia, esperamos que los compañeros de González Díaz estudien el problema con desapasionamiento, si lo hubiera, y se avengan a formar un solo movimiento, una sola F.O.R.A., en cuyo seno haya libertad de opinión, de expresión y de crítica constructiva y de afirmación de los valores morales de la F.O.R.A. Que esta mancomunidad de todos para toda una finalidad social a perseguir, esté basada en los mismos derechos y deberes que la F.O.R.A. impulsa hacia adelante. La conversación, la tratativa, las gestiones para llegar a un acercamiento con vosotros en lo futuro debe quedar abierta, a los efectos de que si hoy no nos entendemos, siempre debe quedar la esperanza y la recapitación de los compañeros sinceros que aman la noble y altruista causa de la F.O.R.A.»

Ocurre ahora que de los tres sectores declarados, sólo se citan dos como participantes del «reencuentro fraternal». Los más exigentes, los de González Díaz, no se hallan mencionados. Si su integración no se realiza, el problema quedaría en pie, a menos de disolución de una de las dos partes en beneficio de una sola y única identificación de la F.O.R.A. El panorama es ingrato si se tiene en cuenta que cada uno de los sectores en presencia hace uso de idéntico sello y de nominación, de la misma declaración de principios enfáticamente reafirmados en el por todas reivindicado «quinto Congreso» del Congreso principista, finalista, «forista» por definición y sustancia.

Es indudable que en el curso de largos años de clandestinidad—primero—y después de desavenencias de todo orden y origen, se han producido hechos y actitudes condenables que sitúan a sus autores al margen de la F.O.R.A., salvo rectificación saludable. No obstante, un movimiento que señala «dos décadas de desinteligencias y desgarramientos originados en su seno», se halla condenado a la desaparición—tras larga ineficacia—si no logra superar sus culpas. Declaramos a menudo paladinamente que la plaga de los partidos políticos provocó la corrupción y el proceso desintegrador en el movimiento obrero... Hay mucho de cierto. Pero el hecho de que por nuestra parte—en nuestro propio lar—suframos los efectos corrosivos de la animosidad, de la terquedad y del personalismo, nos inhabilita para atribuir al enemigo culpas que son nuestras. Culpas que si no las superamos, en Argentina y en Francia, en el mismo movimiento español, nos llevarán al descalabro definitivo. Sin gloria y sin combate, queridos compañeros todos. La F.O.R.A. es—no lo dudemos—nuestro propio espejo...

GREGORIO QUINTANA

## DISCOS

Pienso en la modernización de las costumbres; en lo que éstas traen de feo. Siendo el egipcio lo más sublime durante noventa días extintos y otros noventa venideros (el de hoy inclusive), fuerza es echar al excusado las vejestimas solfas de Bach, Mozart, y otros «mozartitas».

Con las ondas transmisoras las lenguas se cruzan, enzarzan, y se disputan el predominio, y sería beneficiosa que de tanto reñir se confundieran, cosa que en el año 3.000 podría verse.

Ya los trenes establecieron conexiones contribuyendo a igualar vestidos y a perturbar y a confundir danzas. Regionalmente e intercontinentalmente, la persona está sometida a ley única, a dirigismo Dior y a tam-tam africano.

La Naturaleza dio una gama de colores, que nosotros, los hombres, estamos «unificando», desmereciendo, borrando.

La Ley de la Vulgaridad nos sorbe los sesos.

Doce hombres median significar doce coincidencias. Jamás doce criterios igualizados, modelados, deshumanizados.

Veinte patos siguen al cabeza de fila, y si éste se despeña hacen todos lo mismo.

Un pelotón de soldados necesita un sargento, a lo sumo asistido por un cabo. Cada pelotono aspira a cabo, no alcanzando a sargento. Al fin y al cabo...

Siendo gregorio, Gregorio se alista, apáuda, vota, dice «sí» o «no» con los sesos.



«fidelidad de «claque». Ese Gregorio puede aplicarse a Dios, al Caudillo, al Presidente, al Líder, al Bis, a lo Cris. A todo menos a la Anarquía.

Tal como el mundo se expresa se terminará hablando igual, viviendo igual, vociferando igual, y comiendo, descomiendo, copulando y romando a la hora y comiéndose fijados por los fejes.

Una pátina de roña «distinguida» se posa sobre la epidermis humana. Con algo que se tarde, el lavado resultará imposible. ¿Quién moraliza al cocodrilo?

Pronto en la Universidad se enseñará a engendrar entes conceptuosos; y se nacerá jefe o se nacerá Asno. Con el dolor de que la fecundidad asnal será profligada, para beneficiado del que Nunca se Equivoca.

Como siempre, y por la pena de siempre.

Emancipémonos. Antes que de nada y de nadie, de nosotros mismos.

DISCOBOLO  
NICA-SIPANI-AGUA